

Isabelle Cholloux

Divan, divin \*

Freud, fervent laïc, après des années de recherche sur la psychanalyse et l'avoir définie en tant que *talking cure*, cure par la parole, eut recours à la référence religieuse, aussi bien avec *Moïse et le monothéisme* qu'avec *L'Avenir d'une illusion*. Pourquoi ? Pourquoi la religion s'imposa à lui alors qu'il la rejetait pour apporter de la lumière à la psychanalyse ? Ainsi, l'image de Dora en contemplation devant la Madone sixtine de Dresde, ville qui lui était étrangère <sup>1</sup>, reste un symbole de cette articulation « psychanalyse et religion ». Pourquoi fut-il donc nécessaire de passer du divan au divin ?

L'étymologie du mot religion est dérivée du latin *religio*, soit ce qui attache ou retient, le lien de l'être humain au sacré. Donc, chaque parlêtre, du fait même de sa condition d'être pris dans les rets du signifiant, est amené à se référer à l'Autre ; tout athée qu'il soit, il n'en reste pas moins croyant à cet Autre qui est le plus intime de lui-même.

Lacan dans « L'instance de la lettre » demande : « Quel est donc cet Autre à qui je suis plus attaché qu'à moi [...] <sup>2</sup> ? » Cette question est ce qui fonde la pertinence de l'articulation « psychanalyse et religion ». Bien que les psychanalystes soient appelés à être des athées viables à la fin de l'analyse ; tant que cette question pourra se poser, la psychanalyse aura à la traiter.

\* Intervention à la soirée préparatoire aux journées « Psychanalyse et religion », Paris, le 22 octobre 2009.

1. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970, p. 71.

2. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1999, p. 524.

François Balmès <sup>3</sup> expose comment Lacan <sup>4</sup> s'inspira de la distinction de la théorie autour de l'amour extatique ou physique. Balmès définit bien l'Autre en tant qu'il « n'est pas un être ni une personne, on en viendra même à dire et devoir dire qu'il n'existe pas <sup>5</sup> ». Lacan le définit ainsi dans le *Séminaire III* : « Son existence est telle que le fait de s'adresser à lui, d'avoir avec lui comme un langage, est plus important que tout ce qui peut être un enjeu entre lui et nous <sup>6</sup>. »

On conçoit comment l'on peut vouer sa vie à l'Autre avec les actes kamikazes ou lorsqu'il s'agit de s'enfermer dans un cloître ou de vivre en ermite. Au Moyen Âge, cette vocation prenait le nom de guerre sainte avec les croisades. Être croisé n'exigeait pas moins de quitter métier et foyer pour un voyage incertain dont le but était la Ville sainte. Toutefois, la question n'épargne guère ceux qui ne font pas ces choix, confrontés, depuis qu'ils parlent, à se demander : qu'est-ce que je suis pour l'Autre ?

Par la question de l'Autre, tout phénomène religieux reste d'actualité, y compris pour la psychanalyse. Et qui dit l'Autre parle d'inconscient. Dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan évoque cet inconscient constant : « L'historique n'a, en somme, pour la faire consister qu'un inconscient. C'est la radicalement autre. Elle n'est même qu'en tant qu'Autre. Eh bien, c'est mon cas, moi aussi, je n'ai qu'un inconscient. C'est même pour ça que j'y pense tout le temps [...]. C'est que je ne consiste qu'en un inconscient auquel, bien sûr, je pense nuit et jour, ce qui fait que l'une-bévue devient inexacte <sup>7</sup>. »

Freud, inventeur de l'*Unbewusst* à Vienne dans les années 1920, écrit dans une lettre du 20 juillet 1929 à Romain Rolland : « Dans quels mondes étrangers pour moi n'évoluez-vous pas ? Je suis fermé à la mystique tout autant qu'à la musique. » La musique, voix vers le ciel par excellence, Freud, élevé avec la prière, y est resté de marbre. Pourtant, il note bien que le rapport à Dieu ne se fonde que sur de la parole, de l'air, des mots, dans *L'Avenir d'une illusion* lorsqu'il cite le

3. F. Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, Toulouse, Érès, 2007.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

5. F. Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, op. cit., p. 181.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 1981, p. 286-287.

7. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 14 décembre 1976.

credo des Pères de l'Église : *Credo quia absurdum*, c'est-à-dire « je crois parce que c'est absurde ». Ce credo est l'altération d'une phrase de Tertullien signifiant : « Le Fils de Dieu est mort : c'est croyable, parce que c'est idiot ; il a été enterré et est ressuscité : c'est certain parce que c'est impossible. » « C'est certain parce que c'est impossible » : ainsi, le dogme, la preuve de Dieu est avérée par le paradoxe, par un jeu de langage.

Et Freud, plus loin, de préciser sa pensée avec les vers de Heine :

« Nous abandonnons le ciel  
Aux anges et aux moineaux. »

Ainsi, le rapport à l'Autre, de même que l'inconscient, ne se fonde pas sur la raison mais la raison le fonde par le langage.

Freud, « Juif infidèle » comme il se définit lui-même dans *L'Avenir d'une illusion*<sup>8</sup>, a reçu un héritage talmudique. Il ne peut ignorer la question religieuse qui est un détour tout comme la référence aux mythes dans *Totem et tabou* pour répondre aux grandes questions que se pose la psychanalyse. Dans *Anthropologie structurale*<sup>9</sup>, Claude Lévi-Strauss donne sa définition du mythe : « Pour comprendre ce qu'est un mythe, n'avons-nous donc le choix qu'entre la platitude et le sophisme ? Certains prétendent que chaque société exprime, dans ses mythes, des sentiments fondamentaux tels que l'amour, la haine ou la vengeance, qui sont communs à l'humanité tout entière... Quelle que soit la situation réelle, une dialectique qui gagne à tous coups trouvera le moyen d'atteindre la signification. »

Freud en écho définit la religion dans *L'Avenir d'une illusion* comme « la névrose obsessionnelle universelle de l'humanité ; comme celle de l'enfant, elle dérive du complexe d'Œdipe, des rapports de l'enfant au père<sup>10</sup> ».

Dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*<sup>11</sup>, il décrit le passage à la religion monothéiste par l'apparition de l'écriture, condition nécessaire. Le hiéroglyphe et le pictogramme laissent place à l'écriture, qui marque le début de la religion monothéiste. L'interdiction

8. S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*. Paris, PUF, 1991, p. 98.

9. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, p. 228.

10. S. Freud, *L'Avenir d'une illusion*, *op. cit.*, p. 61.

11. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986.

des images pour représenter Dieu dans le judaïsme est le fondement de la religion monothéiste pour Freud. Dieu devient alors singulier et unique, il n'est plus une idole. De Dieu féroce, violent et tout-puissant, Yahvé, devient avec l'apparition de l'écriture et l'impossibilité de prononcer son nom un Dieu « plus hautement spiritualisé <sup>12</sup> ». Il devient Dieu de commandement avec les Tables de la loi et n'est plus qu'un nom dans le christianisme, il n'a plus valeur que de signifiant dans le christianisme. Aucune description, aucun caractère, aucun commandement, il devient présence de pure absence. Seulement un nom que Lacan utilisa pour mettre en place la métaphore du Nom-du-Père.

Pour finir, je voudrais conclure avec une vignette clinique illustrant à mon sens la formule « Dieu est inconscient » en tant qu'il est le refoulement même. Il s'agit d'une analysante qui, après des années de discussion sur le divan autour de son symptôme : ses problèmes de « mari et femme », en vint enfin à entendre l'équivoque de l'expression « Marie est femme », qui était étroitement liée au choix de son analyste et au fantasme dont elle s'était soutenue pour répondre à la question « Qu'est-ce qu'une femme ? ».

12. *Ibid.*, p. 114.